

MONTAGNE

Libé

Contes d'hiver

Reportage à travers les massifs, souvenirs d'écrivains amoureux des cimes, portrait d'artiste et nouveautés dans les stations...

LA MONTAGNE AU BLANC D'ESSAI

Rustique ou super chic, familiale ou branchée... Une tournée de village en station, qui reflète la grande variété des séjours au ski.

Par **FRANÇOIS CARREL**
Envoyé spécial dans le Doubs, dans la Drôme et en Savoie

Photo **PABLO CHIGNARD.**
HANS-LUCAS

Qu'est-ce que la montagne en hiver? Du Jura au Dévoluy, en passant par la Haute-Savoie et la Tarentaise, *Libération* a visité cinq stations représentatives de la grande diversité des reliefs, de leurs habitants et spécificités touristiques. Itinérance.

LES FOURGS : MONTS-D'OR ET DOMAINE NORDIQUE

Passé Pontarlier, on grimpe vers le Haut-Jura, à travers champs et forêts bientôt couverts d'une couche de neige tombée la veille et déjà en train de fondre: ce début janvier affiche des températures exceptionnellement douces. Au détour d'un lacet, une harde de chamois peu farouches broute... Voici bientôt Les Fourgs, un calme village-rue: de part et d'autre de la route qui mène en Suisse, axe historique, s'étirent deux rangées de maisons massives. Dans l'une d'elle, la fruitière. Une jeune femme y vend les monts-d'or produits ici tout l'hiver - 3500 pièces par jour - avec le lait d'une quinzaine d'exploitations. Ce fromage onctueux, cerclé de bois d'épicéa, part garnir les étals d'une grande chaîne de supermarchés. L'été, avec le même lait,

on fabrique du comté. A l'office du tourisme, on insiste: Les Fourgs, «Toit du Haut-Doubs», est bien une station de ski, mais pas seulement. 1500 lits touristiques, pour une clientèle familiale: neige ou pas, les gens d'ici savent occuper leurs visiteurs: patrimoine, gastronomie, randonnée, VTT...

Plus loin sur la route, au hameau des Rangs, voici quatre tire-fesses, longs de quelques centaines de mètres. Sur ces pâturages, des générations d'enfants ont appris à skier. Cyril, âgé de 37 ans, fut l'un d'eux, et c'est ce qui l'a poussé à reprendre cet hiver la station avec deux associés. Elle n'a pas encore tourné cette année, et la première chute de janvier n'est pas suffisante pour ouvrir, mais Cyril n'est pas inquiet: «*L'an dernier, on a eu 3,5 mètres de neige cumulés. Le grand froid va bientôt venir! Ça nous dérange d'accueillir les clients, de voir comment on s'en sort. On n'est pas "bling-bling", l'essentiel est que les gens puissent s'amuser.*»

Il aimerait augmenter sa production de neige de culture car seules deux des dix pistes sont équipées de canons. Délicat: sur ce massif karstique, sans sources, l'eau est une denrée rare et précieuse. Cyril ne pouvait se résoudre à laisser la station, montée par son oncle Roland de ses propres mains, sans reprenneur: «*Sans les téléskis, Les Fourgs, c'est un village d'ortoir!*» estime-t-il.

Pas si sûr: la force des Fourgs réside, outre son cadre naturel, dans son domaine nordique relié aux sites voisins et géré par le conseil départemental: espace couvert par 200 km de pistes. Elles ne sont pas tracées encore, il faudra une couche plus conséquente, alors on s'embarque à pied dans la neige à travers champs. Les Fourgs disparaissent, on est au milieu des monts jurassiens, en pleine nature, dans un calme olympien. Passé le crêt du Vourbey, à 1246 mètres, on redescend vers une auberge perdue pour y déguster une tartine au morbier et à la saucisse de Morteau avant de repartir à travers une forêt aux épicéas monumentaux. Bientôt, les fondeurs prendront leurs quartiers ici, glissant sans bruit d'un hameau à l'autre.

MEGÈVE : GALERIES ET FOURRURES

On descend du Jura par une route abrupte jusqu'au plateau suisse et Lausanne. Via les rives du Léman puis Genève, la vallée haut-savoyarde de l'Arve mène au pied du mont Blanc d'où on grimpe vers Megève. Cette station de prestige, développée dès les années 20 par la famille Rothschild, est nichée sur les hauteurs du val d'Arly. Dans le centre historique, dense et piétonnier, bâtiments anciens rénovés et chalets géants

rivalisent d'élégance. Partout, de belles boutiques; les grandes marques ont pignon sur rue. Une galerie d'art affiche son appartenance à un groupe de prestige: «*New York, Champs-Élysées, Cannes-Croisette, Courchevel 1850, Saint-Paul-de-Vence, Megève*». Les passants respirent la prospérité: vêtements de ski dernier cri côtoient les fourrures. On croise des hommes fumant le cigare... et

L'hiver, après la traite du matin, Rémy Gachet est moniteur de ski. Le soir, il fait visiter son étable en pédagogue passionné. Les touristes assistent, ravis, à la traite, caressent les vaches, nourrissent les veaux au biberon géant, achètent ses produits...

une proportion très largement au-dessus de la moyenne de femmes grandes, minces et fières.

Tout près, un hôtel attire l'œil: le «M». Cinq-étoiles refait à neuf en 2013, il présente l'architecture typique du grand luxe hôtelier montagnard d'aujourd'hui: taille réduite, bois et pierre, balcons de mélèze. Dans le lobby, les blocs de granit côtoient de larges fauteuils de cuir et un mobilier de bois brut orné de touches d'art contemporain de métal. L'hôtel dispose de 42 chambres, dont une moitié de suites, d'un espace balnéo creusé dans la roche au sous-sol, d'un bar et d'un restaurant gastronomique ouverts sur la rue. Jusqu'à soixante employés, femmes et valets de chambre, cuisiniers, chauffeurs, concierges, chasseurs, chouchoutent les clients venus de Grande-Bretagne, d'Italie ou de Suisse, mais aussi des pays de l'Est, de Turquie ou des Emirats. Un couple d'Italiens trentenaires et non skieurs se dit ravi de son séjour, trois nuits dans la suite royale pour 7500 euros. «*C'est une ville adorable*», sourit Nathalie. «*Nous avons profité de notre suite et du spa indispensable: nous travaillons énormément et avons grand besoin de nous relaxer*», conclut Ricardo.

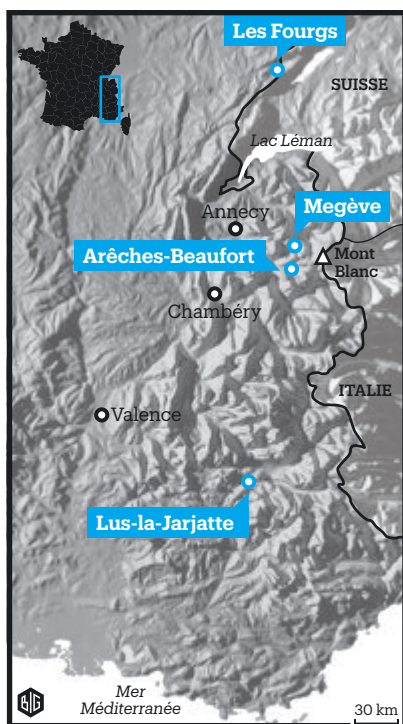
Même hors vacances scolaires et weekends, Megève bénéficie d'un bon remplissage de ses 40 000 lits touristiques. La plupart de ces touristes de choix skient; le domaine tracé en forêt est vaste et soigné, les points de vue superbes. Le nec plus ultra, compris dans le forfait-journée: profiter des points photo et vidéo en accès libre sur les pistes, afin de partager sur les réseaux sa journée ainsi que ses relevés de vitesse et de dénivelés. Ce marketing viral, en plein dé-

veloppement, fonctionne très bien, se félicite la responsable commerciale de la station, Carole Lecomte: «*Skier à Megève, c'est une marque de fierté pour nos clients.*»

ARÈCHES-BEAUFORT : SKI DE NUIT ET VACHES TARINES

De Megève, on peut rejoindre le massif savoyard du Beaufortain sans redescendre en vallée, via Les Saisies. Le hameau d'Arèches, situé à 1080 mètres d'altitude au-dessus du bourg de Beaufort, est une station-village: un peu moins de 10 000 lits touristiques. Il reste marqué par son architecture traditionnelle et son ambiance rustique, dans un cadre très alpin. Ici, si le ski de piste est roi, on croit beaucoup au ski de randonnée: la station accueille chaque année l'une des courses de ski alpinisme les plus importantes des Alpes, la Pierra Menta.

Fabien Eymonerie, patron du magasin de sport Montagne, organise, avec des professionnels et l'exploitant du domaine skiable, une initiation nocturne au ski de rando. Ce soir, Jean-Bernard





et Anne-Sophie, Lyonnais sportifs, se sont inscrits. Fabien leur loue le matériel, détaille l'usage des fixations articulées et des peaux de phoque collées sous les skis. François Hivert, jeune guide, les accompagne à travers la nuit. La montée skis aux pieds est paisible, l'effort tranquille, propice à la discussion. Quelques flocons de neige virevoltent dans le halo des lampes frontales. Huit heures sonnent au clocher du village, en contrebas. Le temps de décoller les peaux et de régler chaussures et fixations en position descente, le groupe plonge vers le bas à petite allure. Les Lyonnais sont séduits : «*On en redemande !*» Pendant les vacances de Noël, très peu enneigées, le ski de rando a représenté 20 % du chiffre d'affaires de Fabien. «*J'y crois*», renchérit François, qui développe cette pratique en parallèle de son activité hivernale principale, le hors-piste. Le club multisports de la commune, organisateur de la Pierra Menta, a également créé, en collaboration avec la station et une marque de matériel de ski de rando, un parcours

balisé : «la Trace». Un forfait spécial permet de le rejoindre en télésiège, puis on remonte sans souci d'orientation ni de sécurité, à l'écart des pistes, jusqu'au sommet de la station. Avant de quitter Arêches, une visite chez Rémy Gachet s'impose. Il est l'un des soixante éleveurs de la commune. Tous confient leur production de lait à la coopérative de Beaufort, qui fabrique un millier de tonnes par an de ce fin fromage. Rémy, 30 ans, associé en Gaec (Groupement agricole d'exploitation en commun) avec ses parents, élève 60 laitières de race tarine dans une étable neuve et fonctionnelle, construite grâce à la santé florissante du beaufort et aux aides européennes. L'hiver, après la traite du matin, il est moniteur de ski. Le soir, il fait visiter son étable en pédagogie passionné. Les touristes assistent, ravis, à la traite, caressent les vaches, nourrissent les veaux au biberon géant, achètent ses produits... L'été, ces tarines paissent sur les pistes de ski : «*Ici, agriculture et tourisme sont indissociables. C'est notre fierté*», sourit Rémy.

VAL D'ISÈRE : ANGLAIS ET MÉTRO DES NEIGES

Direction – via Albertville – la vallée savoyarde de la Tarentaise, la plus grande concentration de stations géantes des Alpes, temple de l'or blanc. Au bout de la vallée, Val d'Isère, 33500 lits. C'est une ville à la montagne, dense et compacte, à 1800 mètres d'altitude. Dans le centre, où tous les immeubles sont habillés de bois et de pierre, on retrouve les boutiques des grandes marques de sportswear. 65% de la clientèle est étrangère, c'est l'une des stations favorites des Britanniques. Pour les servir, une armée de saisonniers travaille ici. Côté domaine skiable, Val d'Isère et sa voisine Tignes offrent un domaine immense, jusqu'à très haute altitude, mais l'argument ne suffit pas pour attirer la clientèle. Il faut «*proposer l'expérience "ski maximum" pour tous, du ski tranquille en altitude au hors-piste en passant par le freestyle, pour lequel nous avons une grosse demande d'équipement*», détaille Justine Mathé, directrice marketing de la station.

Qui dit «expérience», maître mot marketing dans les Alpes, dit forcément «équipement». Version freestyle, c'est le snowpark, secteur de la station réservé aux amateurs de grosses bosses, kicker, half-pipe... Une équipe dédiée de spécialistes, pisteurs, *shapers* et chauffeurs de dameuses, le bichonne avec passion. Jamais leurs circuits faciles n'ont été autant fréquentés : «*On a de plus en plus de monde, ça devient un passage obligatoire. Les trois quarts de touristes ne font que quelques rotations... Le niveau baisse ; heureusement, une centaine de passionnés, souvent des saisonniers, pratiquent réellement le freestyle ici*», soulignent Julien et Johny, respectivement shaper et pisteur du site. L'équipement version animation, c'est la Folie douce, vaste terrasse de bar à ciel ouvert au milieu des pistes. Elle est bondée en journée : sono à fond, animatrice bilingue ultrabranchée, scène centrale, chanteurs et danseurs, DJ au balcon, alcool de rigueur. Version remontées, c'est le Funival, métro des neiges où l'on s'entasse **Suite page IV**

Sur la route menant au col des Saisies, en Savoie, le 5 janvier.

Suite de la page III pour remonter sous terre à toute vitesse et jaillir ébloui au sommet de la montagne de Belvedere, à 2 827 mètres.

L'équipement version après-ski, c'est le centre aqualudique, un «must have» pour une station comme Val d'Isère. Aménagé sous la raquette d'arrivée de la piste de compétition de ski de Belvedere, il aligne salle d'escalade, gymnase, squash, saunas, hammams, jacuzzi et, surtout, un vaste bassin balnéoludique, doublé d'une vraie piscine pour nager. A l'étage vitré au-dessus des bassins, dans la salle de fitness, on court à la nuit tombée sur des tapis roulants, avec vue sur les pentes blanches de la station.

LUS-LA-JARJATTE : ÉCOLIERS ET TRACES ANIMALES

Fuyons la Tarentaise. Après Albertville, Grenoble et la traversée du superbe Trièves, on s'enfonce, derrière le col de Lus-la-Croix-Haute, dans le vallon sauvage et classé de la Jarjatte. Au fond, à 1 190 mètres, sous le versant drômois du massif du Dévoluy, se niche la petite station de Lus-la-Jarjatte : un domaine nordique, cinq téléskis et six pistes. En aval de la station, encore fermée début janvier pour enneigement insuffisant, se cache sous les pins sylvestres le centre de vacances Couleur nature, de la Fédération des œuvres laïques de la Drôme. Une classe unique d'un petit village drômois, soit une vingtaine d'enfants de 5 à 10 ans et leur institutrice, y a pris ses quartiers pour dix jours de classe de découverte. Le directeur adjoint de l'établissement labellisé «citoyenneté environnement durable», Cédric Dubief, précise : «Nous ne vendons pas des activités à tout prix. Notre objectif, double, est d'immerger les enfants dans ce milieu naturel en leur faisant découvrir notre vallon et de leur apprendre à vivre ensemble. Il n'y a pas que le ski en montagne... Heureusement, on s'ennuierait !» La classe présente a un double projet, théâtre en langue étrangère et ski.

Ce matin, les petits, en combinaison, se ruent hors du centre et se roulent dans la neige avec délectation, puis courent à travers les pins, direction un grand pré où les attend leur bonhomme de neige. Il a souffert de la douceur ambiante, les enfants l'enlacent : «On va te sauver, t'inquiète pas, Clovis.» Ils s'égayent aux quatre coins du pré, traquent les traces d'animaux dans la neige. Anna, à quatre pattes, tranche : «Celle-là, elle est en forme de cœur, c'est un chevreuil.» Bingo. Blaireau, renard, lièvre, ils sont incollables.

Quentin, l'animateur nature du centre, en profite pour leur distiller des connaissances sur la neige, la météo, le cycle de l'eau, la végétation alpine... Il boit du petit-lait : «En papillonnant, hors consommation de loisirs individuels et de l'incessante course à la nouveauté, ils vont découvrir la nature, développer leur imaginaire, leur curiosité, prendre des initiatives et acquérir des savoirs...»

Les petits, joues rougies par le froid et la course, sont enthousiastes. Comme eux, un millier d'enfants, classes ou colonies, passent chaque hiver par Couleur nature. Pour beaucoup, issus des classes populaires, parfois des banlieues marseillaises, c'est une première découverte de la montagne hivernale : une «expérience» inoubliable, loin des grandes stations. ◆



Ricardo et Nathalie, des clients italiens d'un hôtel cinq-étoiles à Megève, le 5 janvier.

Tous les goûts en pleine nature

Par
**FLORENCE
DONNAREL**

Accompagné d'enfants ou en couple, à la poursuite de nouvelles sensations de glisse ou sans skis aux pieds... Tour d'horizon des activités hivernales, façon jeu des sept familles.

Avec ados

Descendre «comme un bolos» une piste en ski alpin ou en snowboard, très peu pour eux ? Vos ados ont la culture du jeu vidéo, il leur faut de l'action, une glisse ludique, motivante, avec des obstacles à franchir, des moments forts à filmer et partager. Invitez-les à une battle dans le snowpark d'Avoriaz, The Stash. Une fois par semaine, deux équipes de skieurs et de snowboarders s'affrontent à coups de backflips, de 360° et autres figures de style. Surprenez-les avec la Funslope à Val-Thorens, un nouveau parcours de 900 mètres de long

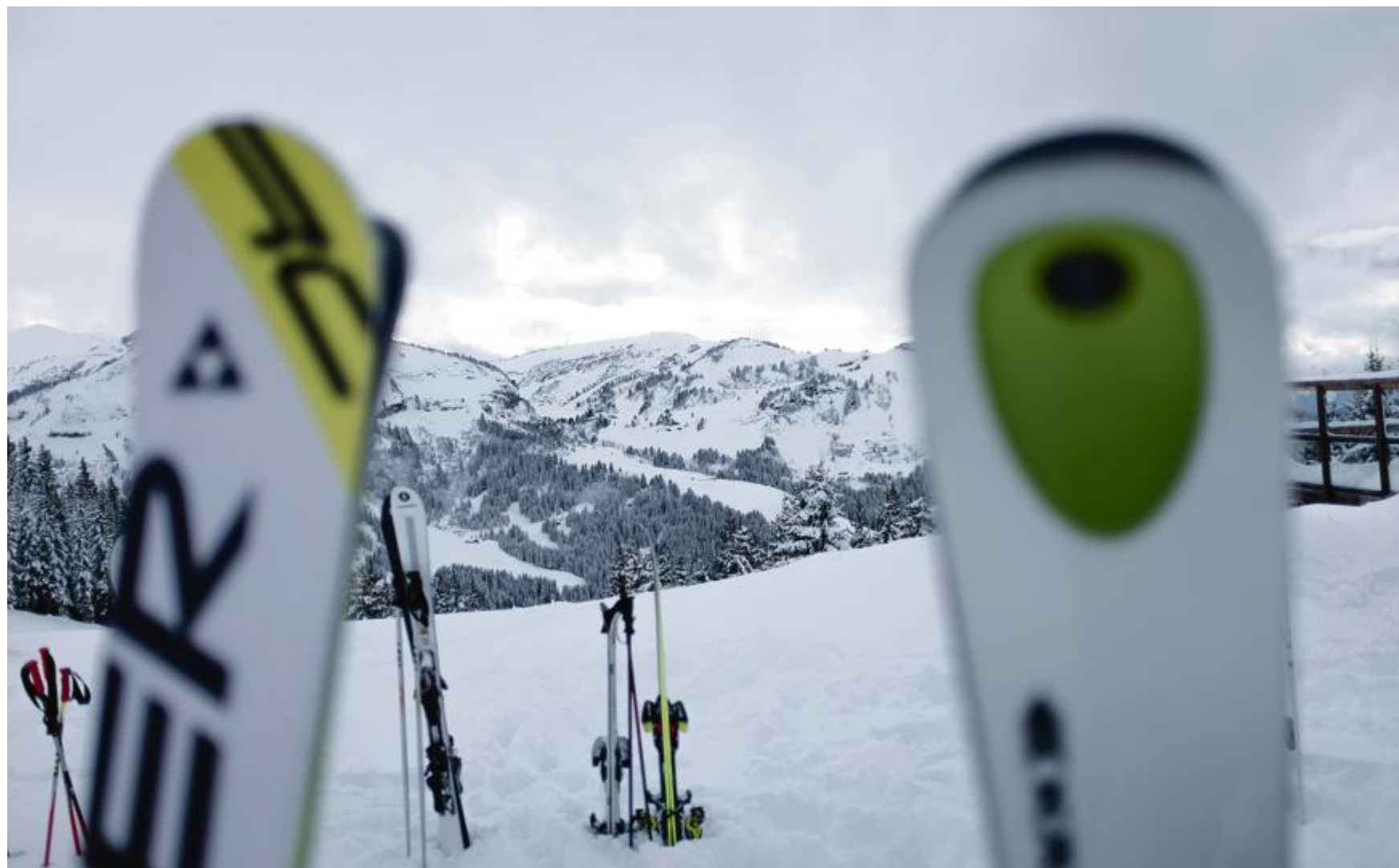
avec tunnels en neige, virages relevés, ponts... A Saint-Gervais, le Ski Camp offre, lui, un parcours plus diversifié, avec tyroliennes et piste de luge. Dans un esprit plus proche du parc d'attractions, avec rafting et bouées sur neige, essayez Winterparc à Orcières-Merlette, ou le nouveau complexe multiactivités Mille8 aux Arcs. Enfin, pour initier vos ados à la pratique du freestyle, inscrivez-les au stage Freestyle Motion de l'ESF (Ecole du ski français), à Chamonix, Ax-Bonascres, La Clusaz, Courchevel, Le Grand-Bornand, Megève...

Les intrépides

Tête brûlée un peu casse-cou ? Vous avez le goût des sports extrêmes ? Vous êtes curieux de découvrir de nouvelles sensations ? Essayez le speed-riding, une glisse aérienne à mi-chemin entre ski et parapente, aux Arcs, à Val-d'Isère ou au Mont-Dore. Autre défi, à Val-Thorens, des experts du freeride vous encadrent pour une journée d'hélicoptère avec descente de quatre itinéraires mythiques dans la poudreuse. L'ESF propose aussi cette année des stages «adrénaline» de trois jours pour s'initier au freeride, au ski alpin en

slalom et au freestyle (alliance du ski et de l'acrobatie). Une formule disponible dans plusieurs stations, dont Risoul, l'Alpe-d'Huez, Méribel, Chamonix...

Encore un peu frileux sur le saut à ski ? Tentez le bungee ride, ou saut à ski à l'élastique... Ça se passe à Tignes, où l'on s'élance depuis un tremplin de 30 mètres pour goûter à quatre secondes de chute libre. Enfin, à Vars, un stade de ski de vitesse est ouvert à tous. Le record du monde, établi dans la station, s'élève à 252,632 km à l'heure.



A l'arrivée du téléphérique de Rochebrune, à Megève. PHOTOS PABLO CHIGNARD, HANSLUCAS

Avec petits

Certes, il y a la luge et les bonhommes de neige. Mais on peut trouver mieux pour épater les moins de 5 ans. Par exemple, un minitraîneau tiré par un lama, à Né-
vache, entre Serre Chevalier et Montgenèvre, ou simplement se balader avec l'animal, à Valloire. Aux fans de bêtes, on peut aussi faire pratiquer le *baby mushing*, une activité de chiens de traîneau adaptée aux enfants âgés de 3 à 7 ans, aux Saisies. Les nouveaux espa-

ces de loisirs qui se développent dans les stations, comme Mille8 aux Arcs ou Winterparc à Orcières Merlette proposent aussi des parcours pour les petits. Enfin, pour les parents adeptes des devoirs de vacances, l'ESF des Menuires propose l'école de ski pour les petits (Piou-Piou) en français et en anglais. Connaître le nom des animaux de la montagne en anglais fera son petit effet au retour des vacances à la neige.

Les non-skieurs

Pour tous ceux qui ne supportent pas la glisse, florilège des activités d'altitude à pratiquer sans spatules. Faire la fête en journée en haut des pistes, sur les dancefloors de la Folie douce, à Val-d'Isère, Tignes, Val Thorens, Méribel-Courchevel, l'Alpe d'Huez et Saint-Gervais-Megève... S'initier à des activités sportives comme les raquettes, le chien de traîneau, la tyrolienne, le trail sur neige, la marche nordique, la plongée sous glace, la spéléologie hivernale, les cascades de glace...

Se mettre à table chez un chef étoilé. Se détendre dans l'un des nombreux centres aqualudiques ouverts ces dernières années dans les stations (Courchevel inaugure cet hiver Aquamotion, un espace avec bassins, saunas et massages, qui met la barre très haut avec sa surface de 15 000 m²). Et pour finir, à Morzine ou à Val-Thorens, on se prendra pour un moine tibétain perdu dans l'Himalaya en faisant du yoga sur la neige...

Les adeptes du ski de printemps

Trois heures de soleil en plus, des températures clémentes, des prix doux... Le ski de printemps a de quoi séduire. A partir du 20 mars et jusqu'à la fermeture de leur domaine skiable, une trentaine de stations des Alpes participent à l'opération «Printemps du ski». Une initiative lancée il y a trois ans pour créer une nouvelle saison de glisse. Le concept? Skier le matin au-dessus de 1800 mètres, puis expérimenter de nouvelles activités l'après-midi (randonnée en raquettes, VTT des neiges, farniente au centre aqua-ludique, balade à cheval...). Des événements festifs pimentent aussi les séjours. Parmi les plus courus, Rock the Pistes ouvre la saison du 13 au 19 mars avec des scènes de concert plantées dans la neige du domaine skiable des Portes du soleil (Avoriaz, Morzine, Châtel...). A La Plagne, du 3 au 15 avril, Subli'cimes investit six sommets de la station, à plus de 2000 m, avec des activités thématiques (adrénaline, bien-être...).

Rens. : www.leprintempsduski.com
Retrouvez toute l'actualité de la montagne (festivals, sorties littéraires, événements, interviews, reportages...) sur notre site «Une saison en hiver» www.liberation.fr/saison-en-hiver

Les bobos écolos

Ce qui vous intéresse, c'est l'art de vivre à la montagne, les traditions locales, les villages conviviaux, les fermes d'altitude où se fabriquent les produits du terroir. Vous aimez les stations-villages (souvent situées à moyenne altitude) des différents massifs français qui cultivent un patrimoine authentique. On peut alterner visite de chapelles moyenâgeuses, initiation à la fabrique de fromage et... ski, si besoin. Comme à La Tania, Méribel, Brides-les-bains et Saint-Martin-de-Belleville, reliés au domaine skiable des Trois-Vallées; à Châtel, Les Gets et Morzine sur les

Portes du soleil, ou à Peisey-Val-landy connecté aux Arcs et à La Plagne. Les activités y sont très développées, du chien de traîneau aux balades en raquettes, en passant par le ski nordique. Au Grand-Bornand, on peut même participer à des visites guidées à ski, avec étapes dans les hameaux de montagne et récit des légendes locales. Et si vous êtes un ami des bêtes, mettez le cap sur la Haute-Maurienne vanaoise pour des randonnées d'observation de la faune avec des accompagnateurs de montagne qui sauront débusquer bouquetins ou gypaètes barbus.

Les convertis au ski de rando

Un jour, vous avez essayé de mettre des peaux de phoque sous vos skis et vous avez sué à l'assaut des pentes raides, dans le silence abyssal des montagnes. Et bien mérité votre descente dans la neige vierge, loin des pistes damées. Pour une pratique débutante et non encadrée, visez les pistes permanentes, balisées et sécurisées, des stations comme Arê-

ches-Beaufort (*lire notre reportage, page II*), Chamrousse, La Rosière, La Plagne, Combloux, Serre Chevalier, Val-Cenis ou Peyragudes. Pour vous aventurer dans les espaces plus sauvages, et pourquoi pas passer la nuit en refuge, misez sur des sorties guidées à Pralognan-la-Vanoise, Saint-Gervais-Mont-Blanc, Chamonix, Val-d'Isère, Les Deux-Alpes...

RENCONTRES AUX SOMMETS

Ecrivains, explorateur ou artistes partagent un souvenir de montagne.

Baptême de glace

Par
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN
Ecrivain

Je suis un enfant des pays plats : le Berry, le Pas-de-Calais... La haute montagne est entrée tard dans ma vie, par hasard et dans des circonstances qui me parurent dramatiques sur l'instant, même si elles me font sourire aujourd'hui. Ma compagne de l'époque, étudiante en médecine comme moi, m'avait invité à Tignes, où ses parents avaient un appartement [...]. Nous occupions nos journées à marcher dans le parc naturel de la Vanoise. Je découvris la randonnée, les longues étapes en montée, les cols ventés, ce monde adouci de la moyenne montagne qui n'est pas aussi minéral que les sommets mais qui l'effleure. C'était une atmosphère de camps scouts, de conversations triviales, de pieds douloureux. Rien de mé-

chant en somme, et dans l'esprit, un calme qui semble inspiré par les moutons qui paissent en liberté sur les pentes douces. Et puis un jour, sans prévenir, l'ambiance changea. A y repenser aujourd'hui, nous n'avons pas couru un grand danger cet après-midi-là. Plus aguerri, nous ne nous serions même pas rendu compte du problème. Mais voilà : nous étions novices, anesthésiés par le calme des sentiers faciles que nous avions parcourus jusque-là. Le col de la Galise fut pour nous comme un baptême du feu. Baptême de glace, plutôt. Car, parvenus au col par une longue montée débonnaire depuis le pont Saint-Charles, nous nous sommes retrouvés face à un à-pic de neige, d'éboulis et de glace. L'autre versant du col était en effet beaucoup plus raide et à l'ombre. Un névé pentu, glacé en surface, obstruait la descente. Le ciel

s'était couvert. Des choucas volaient en cercle au-dessus de nous. Le vent qui traversait le col avait absorbé la fraîcheur des immenses champs de neige qu'on découvrait du côté italien. Plus haut encore, derrière un ourlet de rimayes, les dernières pentes de glaciers menaçants brillaient et manifestaient la présence toute proche de la haute montagne. Nous avions changé d'univers. Ce n'était plus la randonnée, mais déjà l'alpinisme. Que faire ? Rebrousser chemin ? C'était la meilleure solution, mais nous avions donné rendez-vous de l'autre côté aux parents de mon amie qui allaient nous attendre, s'inquiéter. Pas de portable, à l'époque. La distance existait encore... Continuer et s'engager sur la neige glacée ? C'était effrayant mais très excitant aussi. Pour la première fois, j'éprouvais ce que tout alpiniste connaît : ce mé-

lange de terreur et d'attirance qui engage à entreprendre les parcours que l'on redoute. Il leur donne un prix d'autant plus élevé qu'il s'évalue à l'aune de la peur qu'ils suscitent. Un garçon du groupe accomplit alors un geste mystérieux, presque sacré. Il sortit de son sac à dos un piolet et un bout de corde. Ces objets exotiques m'avaient toujours semblé appartenir à un autre monde, celui des récits de Frison-Roche et de Samivel. Pourtant, en cet instant, ces instruments salvateurs prenaient la simple valeur des choses nécessaires. Ils avaient la simplicité, l'évidence des outils que l'artisan saisis pour accomplir une tâche précise. Notre ami bricola un as-surance en neige, en plantant son piolet et en nous attachant à tour de rôle à la corde. Je devais apprendre par la suite que ce type de dispositif n'est guère efficace en cas de chute. Mais il produisit

son effet et nous rassura. Nous franchîmes les uns après les autres le passage délicat. Les gestes de cette liturgie silencieuse avaient la force d'un sacrement. Nous étions tout à coup entrés dans le monde de la haute montagne. Peu importait que nous n'y ayons séjourné qu'un instant ; le rituel était accompli. Ce que nous avions connu s'était imprimé profondément en nous. Dès la fin de la saison, je m'inscrivis à une course collective. L'année suivante, stage du CAF pour apprendre les techniques de l'escalade et de la haute montagne. Depuis, sans devenir jamais un grand alpiniste, je n'ai jamais cessé de fréquenter le parage des cimes et les cols verglacés. Trente ans plus tard, l'esprit du col de la Galise m'habite toujours. ♦

Dernier ouvrage paru :
Check-point, éditions Gallimard.

«Je voyais ces gars qui partaient quatre, cinq jours. Ils revenaient épuisés, usés par le froid et les éléments, mais ils avaient, vissée au corps, cette envie de repartir... Quand quelque chose nous anime, il faut résister à la tentation de l'abandon, remettre sans cesse le rêve à la surface.»

JEAN-LOUIS ETIENNE, explorateur et médecin
Dernier ouvrage paru : **Perséverer**, éditions Paulsen

Une nuit avec Fried

Par
GÉRARD GUERRIER
Ecrivain voyageur

Loin des «ailleurs», de ses séracs et de ses faces nord, ma montagne est toute proche, intime même. Elle a la nostalgie de ces fragments d'enfance, que le temps enfouit, mais qui jamais ne disparaissent. Elle est enfiévrée par les soleils couchants qui embrasent les Grands Crêts du Vercors. Elle a le parfum de cuir mouillé des bosquets de vernes qui colonisent les pentes de Belledonne, l'odeur des bouses de vache qu'il faut impérativement fouler du pied gauche. Ma montagne a la saveur des pâtes de coings et pétille comme la limonade... Elle abrite aussi mes frayeurs d'enfant alimentées par ces histoires de vipères emmêlées, de taureaux allergiques au rouge de mon bonnet.

Qui sait ce que Marcel aurait écrit s'il avait préféré les tartes aux myrtilles aux madeleines trempées de thé ? La montagne est une fabrique à souvenirs, qui se transmet de père en fils... Fried, notre aîné, n'avait pas encore 8 ans. Nous étions partis, «entre hommes», traverser, sac au dos, le massif de la Grande Chartreuse en deux jours. Le soir venant, nous avons rejoint, entre fourmilières géantes et champs de lapiaz, la cabane de Bellefont. Hélas, celle-ci était déjà occupée par un berger au pied bot, entouré de chiens méfiants et d'un mulet couvert de taons. - Allons-nous en... avait supplié mon fils. Malgré l'heure tardive, nous sommes repartis, rejoignant, au soleil couché, un bel endroit de bivouac sur un promontoire herbeux. Vaincu par la fatigue, Fried était inconsolable : - Je veux maman... - Maman est dans la vallée... Nous ne pouvons plus

descendre, il est trop tard !
- Je veux ma maman...
- Bon, si tu en as le courage, on peut encore avancer un peu. On verra bien...
Nous avons désescaladé, à la nuit tombante, le pas du Trou du Glaz, puis rejoint, au pas de charge et à l'aveuglette, le col de la Faïta. La montagne sans lune prenait à présent un air farouche, presque hostile. Agitées par le vent du Sud, les branches grises des hêtres grinçaient l'une contre l'autre. Il fallut bien nous arrêter, au sommet d'une falaise en ruine. Couché dans un lit d'herbes sèches, entre deux souches, Fried s'endormit, blotti dans mes bras... ♦

Fried a été victime d'un très grave accident de parapente le 30 décembre. Il est toujours en réanimation. Nos pensées à sa famille.

Dernier ouvrage paru :
L'Opéra alpin, éditions Transboréal.

Les Américains sont des gens directs

Par
SYLVAIN TESSON
Ecrivain voyageur

Quand Daniel du Lac m'invita cet été-là à grimper la Directe américaine dans la face ouest des Drus, je l'avais regardé avec les yeux d'un gosse à qui l'on propose un casse dans une confiserie. «*On s'attaquerait à ce monument ? avais-je salivé, mais je ne sais même pas si j'arriverai au pied.*». Du Lac avait répondu : «*Tais-toi, Tesson, on part demain.*» Et nous avons fait les sacs. Nous avons dormi dans les installations du téléphérique des Grands-Montets et nous approchions dans la nuit, à pas comptés pour moi, à pas de sioux pour Du Lac. La face nous barra le regard, les fissures larmoyaient, on entendait les pierres exploser derrière nous, je me sentais découragé alors que mes doigts n'avaient pas même encore tâté le granit de l'aube. Pour Du Lac, ce retour aux Drus était symbolique. Il y a des pèlerinages qu'on accomplit en se tordant les chevilles dans les éboulis. Il y était venu quelques années auparavant avec son mentor, son maître Jedi, Lucien Berardini, vainqueur de la face sud de l'Aconcagua. En haut du socle,

le vieux Lulu-aux-doigts-amputés en avait eu assez et avait dit «*demi-tour*» ! Du Lac revenait donc avec moi et il grimpa silencieusement tout le jour durant, pensant à son camarade, lequel, entre-temps, avait rejoint le paradis des alpinistes boucanés. Nous avons remonté les longueurs, coïncé les mains dans des fissures disposées par l'érosion pour la jouissance des grimpeurs et le soir nous bivouaquions au «*bloc coïncé*» en regardant la lumière racler les faces orange. Le lendemain, il fallait remonter le dièdre de 90 mètres. Christophe Profit l'avait escaladé en solo intégral en 1982 et le regard de milliers de téléspectateurs avait été suspendu à cette silhouette écartelée dans l'océan de granit. Moi, j'ahanais comme un Russe remontant un talus du Caucase. Je pensais à Gary Hemming, l'ange blond qui était venu apporter un parfum d'Amérique à Chamonix et avait ouvert cette voie en 1962. Plus tard, il s'était noblement suicidé au bord d'un lac et avait inspiré à James Salter son plus beau roman : *l'Homme des hautes solitudes*. Je pensais au sauvetage de 1966 qui avait secoué les habitudes chamoniardes. Deux Allemands s'étaient retrouvés coïncés sur une vire. René Desmaison les avait secourus au nez et à la barbe des guides

de la compagnie de Chamonix. «*Arrête de penser, Tesson, et grimpe !* avait gueulé Du Lac, *on n'est pas dans une bibliothèque.*» Ce dièdre pourtant ressemblait à la pliure d'un livre. Et après tout, n'est-ce pas cela l'alpinisme ? Un jeu du geste et de la mémoire, consistant à grimper pour se souvenir que d'autres sont passés, que d'autres passeront pleins de joie ou de peine, à l'endroit précis où vous-même hissez votre corps ? On avait laissé sous nos pieds la vire des Allemands et cela avait commencé. On avait entendu des vibrations dans notre dos, comme un vrombissement de frelons. C'était des cailloux qui pleuvaient du sommet. Le Dru s'épluchait, la chaleur l'écaillait, toute l'Alpe partait en copeaux. En 2005 une partie du pilier Bonatti s'était écroulée, à droite de notre ligne. Trois semaines après notre passage, un nouvel éboulement allait déchirer la face. Cela aurait été une sacrée chose de se faire embarquer ce jour-là. Une occasion (fulgurante) de réfléchir à la vanité du destin : imagine-t-on une montagne vieille de millions d'années et qui se casse la gueule le jour où vous, vermisseau de chair, décidez de ramper dessus ? Le soir du troisième jour, nous étions au sommet, et je caressais la petite vierge du

Dru, tournée vers la vallée, la tête mouchetée d'impacts de foudre. En bas, dans les plaines, des admirateurs de Robespierre appelaient farouchement à la promotion de la laïcité. Ils me fascinent, ces esprits forts. Savent-ils que les signes religieux coiffent des centaines de sommets de France ? Par chance, les adorateurs de la Raison sont trop occupés et ne montent pas sur les montagnes pour déboulonner les vierges avec un pied-de-biche. Nous avons dormi au sommet et je m'étais réveillé le lendemain devant une vue plus belle encore que le plus beau des visages aimés. Il y avait en toile de fond les Grandes Jorasses et les crénelures du massif, cette citadelle de pierre qui occupe nos rêves et pas assez nos jours. Il avait fallu encore une journée pour redescendre à Chamonix, et puis les années étaient passées et je me souviens de cette ascension comme si je l'avais accomplie hier. Même un bon coup sur le crâne ne m'en fera jamais oublier chaque minute. C'est le miracle de l'alpinisme : vous enfoncez des souvenirs dans la caboche comme un bon vieux piton Cassin dans une fissure trop fine. ◆

Dernier ouvrage paru :
Berezina, éditions Guérin.

Comme un grand drapé de théâtre

Par
JACQUES WEBER
Comédien et metteur en scène

Je suis un tout jeune amoureux de la montagne ; avant, j'étais plutôt Breton. J'avais une sorte de dégoût de la montagne verte. J'avais des souvenirs de marche forcée avec mon père, de colonies de vacances dans le Jura. La montagne blanche m'étouffe encore un peu, elle m'effraie. Alors que mon animal préféré, c'est l'ours blanc, et que j'adore la banquise. Il y a quelque chose de feutré qui me tétanise. Mon amitié avec Marc Veyrat [*chef cuisinier star, ndr*] m'a redonné goût à la montagne. Ça a été un réel coup de foudre. Ça a commencé très simplement. Marc m'a dit : «*Quand il va faire mauvais temps, la montagne se rapproche, et quand il va faire beau, elle se réloigne.*» C'est vrai que la montagne a l'ourlement d'une vague. Cette permanence représente l'ancstralité absolue, un «*en mouvement*» qui pousse vers le haut. Comme un grand drapé de

théâtre tiré par un fil. J'ai eu envie d'aller en haut. En altitude, le silence n'est pas définitif. Il y a les cloches des vaches qui le font teinter. C'est le silence avec plein de trous dedans, comme disait Beckett à propos des mots. Il y a une sorte d'ascétisme et de super-vivant. La profusion de la nature. On marche et on arrive dans un désert vert, plein, rocailleux, riche de tous ces tintements. C'est de l'ordre du musical. On voit de grands oiseaux débarquer. Quand je marche avec Marc, qu'on arrive dans un sous-bois, il me dit : «*Regarde ça.*» Je vois du vert, de la mousse. Je me trouve imbécile car je ne vois pas grand-chose. Marc voit des dizaines de variétés de senteur, d'herbes. Il a une attention toujours sollicitée. C'est pour ça qu'il connaît si bien les hommes. Monter, s'extraire de la vallée, partir vers la nature absolue, désertiser cette civilisation bancal et moribonde, c'est comme rentrer dans un grand opéra. Tout est vrai. Il y a un lyrisme à l'état pur. ◆

«Je suis loin. Et je suis brouillé avec la montagne ! Une autre fois, sur un autre sujet, avec plaisir. Je vous embrasse...»

ÉDOUARD BAER acteur, répondant poliment à notre SMS

L'oncle Daniel

Par
DOMINIQUE POTARD
Ecrivain, ancien guide de haute montagne

Sa sœur (ma mère) lui avait dit :
– C'est pas compliqué pour nous trouver, la voiture est garée juste devant la maison. Il était tombé un mètre cinquante de neige pendant la nuit. L'oncle Daniel était arrivé tôt le matin à Aiguilles-en-Queyras, où nous passions les vacances de carnaval.
– Mais qu'est-ce que t'as fait pour te mettre dans un état pareil ? lui

avait demandé la mère, alors que, rouge écarlate, trempé comme une soupe, il avait fini par pousser la porte d'entrée.
– T'en as de bonnes, toi !... Tu verras, c'est facile, la voiture est garée juste devant la maison... Y'a fallu que je déneige toutes les bagnoles du patelin pour vous trouver ! Avant ce jour, l'oncle n'avait jamais fait de ski. Après non plus. Pour ne pas rater le spectacle, nous étions montés, mon frère et moi, les premiers sur le télésiège. Fidèles à leurs habitudes, les parents avaient fait une arrivée très réussie, le père enroulé autour du pylône de retour, et la mère restée plantée sur le siège. Enfin ar-

riva l'oncle. Du grand art. Bien comme il faut, il avait relevé le garde-corps et s'était mis debout au moment où ses skis prenaient contact avec la neige. Il passa devant nous, raide comme la justice, en demandant :
– Et, maintenant, je fais quoi ? La pente l'absorba et, suivant miraculeusement l'unique trace de dameuse, il disparut derrière une cassure. On le retrouva beaucoup plus bas, grâce à sa silhouette, découpée bras en croix dans un mur de neige. ◆

Dernier ouvrage paru :
Titanesque, éditions Guérin.



Le 26 décembre 2011, aux Arcs. Une œuvre de Simon Beck baptisée **Rosette**. PHOTO SIMON BECK

Par
SONIA DELESALLE-STOLPER
Correspondante à Londres

DANS L'ARÈNE DES NEIGES

Le Britannique Simon Beck, 57 ans, est un «snow artist». Il revient sur une passion découverte presque par hasard.

Il pourrait trouver des explications élaborées, s'inventer un passé compliqué, des fulgurances inspirantes... Mais non, il aime juste la neige. Et les mathématiques, la géométrie plus précisément. Simon Beck, 57 ans, est un «snow artist», il dessine dans la neige. Ce jour-là, à la gare de Waterloo à Londres, on en doute un instant. Il arrive en tee-shirt et maillot de bain, son sac à dos accroché aux épaules. On est mi-octobre. La neige lui est tombée dessus, littéralement et dans l'âme, lorsqu'il avait 9 ans. Sa mère l'avait emmené «la voir» en Ecosse. Il est tombé en amour. «J'adore sa texture, le bruit qu'elle fait lorsqu'on marche dessus, les reflets du soleil sur sa surface.»

Ce Britannique aime aussi passionnément la géométrie, elle l'a mené jusqu'à l'université d'Oxford, d'où il est sorti cartographe diplômé. Parallèlement, il devient un fou furieux des courses d'orientation, participe à des championnats du monde. Mais la neige le chatouille toujours et, en 2004, il se lance. Il vend sa maison en Angleterre, s'achète un petit appartement à la station des Arcs, avec vue sur un lac gelé. L'idée était de passer l'hiver à skier. Sauf qu'un jour, après le ski, il s'ennuie et fixe le fameux lac. «C'est sa surface qui m'a attiré, totalement immaculée.» Il se rend au milieu du plan d'eau gelé, y trace quatre repères avec sa boussole d'orientation qui ne le quitte jamais. Il marque ainsi cinq points équidistants qu'il relie pour former une étoile. «Puis j'ai rempli les espaces avec

des figures circulaires.» «C'est un truc courant pour les enfants que de dessiner dans la neige», explique-t-il simplement. A cet instant de l'interview, il s'empare de notre stylo pour retracer son étoile sur notre carnet de notes. «J'ai trouvé ça joli.»

«**Soleil**». Le lendemain, du haut de son télésiège qui glisse au-dessus du lac, il est «impressionné». Alors il se lance dans des dessins toujours plus élaborés. Il commence par marquer des repères, puis trace des lignes en marchant et en revenant toujours sur ses pas pour éviter de souiller la neige. «Il faut réunir cinq éléments, sur trois jours en général. Une grande surface plane. Qu'il neige. Puis, le lendemain, qu'il ne neige plus et qu'il n'y ait pas de vent, afin de pouvoir tracer le dessin. Le len-

demain toujours, il faut du soleil pour prendre la photo (sans soleil, les reliefs se voient mal). Enfin, il faut un endroit surélevé d'où on puisse photographier le dessin.»

Il cite les endroits où il dessine le plus souvent : le lac des Combes, la moitié d'un hectare, «trois heures de dessin»; le lac Marlou, 1,5 hectare, «neuf heures de travail», là où il a tracé la majorité de ses œuvres. Quant au réservoir, situé en face de son appartement, ses trois hectares nécessitent deux à trois jours de travail. Parfois, il n'a pas fini son dessin avant la tombée de la nuit. «Mais ce n'est pas grave, si j'ai marqué les repères, je peux facilement continuer le dessin dans le noir, avec une lampe frontale.» Entre novembre et mars, il trace en général trente à quarante compositions. En mars 2014, il est contacté depuis l'Utah,

aux Etats-Unis, pour faire un dessin sur le sable, lors d'un spectacle live. «Au début, j'ai dit non, je n'en avais jamais fait.» Et puis il décide de s'entraîner.

Près de Bristol, dans le sud-ouest de l'Angleterre, il y a un endroit idéal. «Une immense surface de sable découverte à marée basse. Et une colline en surplomb.» Cette fois-ci, il lutte avec les marées. «On peut commencer à dessiner environ une demi-heure après marée haute, le sable est encore humide mais pas trop, ensuite il faut être assez rapide, avant que la marée revienne.» Il trouve le sable plus facile que la neige, il y trace ses lignes avec un râteau. «On peut marcher dessus pieds nus, pratiquement sans laisser de traces, alors que pour la neige, il faut réussir son coup la première fois.»

«**Infini**». Mais la neige reste sa passion. Comme un surfeur qui attend sa vague, il attend sa neige parfaite. «En général, je termine un dessin parce que je suis épuisé, mais en principe, je pourrais continuer à tracer les figures géométriques à l'infini». Il lui a fallu du temps pour accepter l'idée qu'il était un artiste. «Au début, c'était pour m'amuser. Je ne suis pas un très bon skieur, pas un très bon montagnard, pas un très bon grimpeur, mais je suis très bon en snow art». Il s'apprête à partir en Russie, pour un projet de film, «dessiner huit dragons, dans huit villes, sur huit lacs gelés». Au moment de partir, il dédicace son livre *Snow Art* (on peut le commander sur le site snowart.gallery). Et rajoute un «H» entre son prénom et son nom. «C'est pour Hillary», explique-t-il. Sir Edmund Hillary, le premier conquérant de l'Everest. Il a le regard d'un enfant émerveillé. «Quand j'étais petit, il était mon héros.»